

PLAN DE SALLE

1. **David Coste**, *Sans titre*, série en cours, structure bois et impression jet d'encre, 165 x 100 x 60 cm (à l'entrée) et 150 x 110 x 45 cm (gauche), 2019.

2. **David Coste**, série de 9 planches du livre-disque « Une montagne(s) », encre de chine, 75 x 52 cm par planche, 2017 - 2018.

3. **David Coste**, *Sans titre*, impression jet d'encre, 10 x 5,40 m, 2019

4. **David Coste**, série de 6 planches du livre-disque « Une montagne(s) », encre de chine, 75 x 52 cm par planche, 2017 - 2018.

5. **David Coste**, 3 dessins, encre de chine, 200 x 150 cm, 2019

6. **David Coste**, *Sans titre*, installation, tasseaux de bois, paracorde, encre de chine, 160 x 240 x 220 cm, 2019.

7. **David Coste**, « Une montagne(s) », livre-disque, 2019. Un projet de David Coste en collaboration avec Jérôme Dupeyrat, Pierre Jodlowski, Grégoire Romanet et les éditions Autrechose. Il est soutenu par la Chapelle Saint-Jacques, centre d'art contemporain ; Lieu-Commun, Artist-run space ; le BBB, centre d'art ; La Maison Salvan ; la MAGCP, centre d'art et résidences.

8. **David Coste**, *Sans titre*, installation, vidéo en boucle, 5 mn, 237 x 200 cm, 2015.

9. **David Coste**, *Disjonction*, *Sans titre*, graphite sur papier, 75 x 75 cm, 2013.

10. **David Coste**, *Sans titre*, graphite sur papier, 39.5 x 39.5 cm, 2015.

11. **David Coste**, *Sans titre*, installation, tasseaux de bois, paracorde, encre de chine, dessins à l'encre de chine, 175 x 240 x 230 cm, 2019.

12. **David Coste**, *Ujaranosetra*, sérigraphie 5 couleurs, 80 x 60 cm, éditée en 50 exemplaires, production Lieu-Commun (Toulouse), 2012.

La bande son de l'exposition est la face B (12 mn) de la création sonore réalisée par **Pierre Jodlowski** pour le livre-disque « Une montagne(s) ».



David Coste « Une montagne(s) Humanités heureuses et autres paysages charmants »



« Une montagne(s). Humanités heureuses et autres paysages charmants », une exposition de David Coste. © Maison Salvan, 2019.

Depuis quelques années, David Coste regarde attentivement un paysage très particulier. À partir du début du 20^e siècle, celui-ci se perpétue tout en évoluant afin de mieux exprimer son époque. Il associe un relief montagneux, comportant une cime enneigée se détachant d'un ciel nuageux et devenu coloré dans les années 1930, à un cercle d'étoiles. Celui-ci « dure » très peu de temps, quelques secondes entre la vie des gens et l'imaginaire des cinéastes, un moment rapide entre l'intangibilité du cours des choses et l'infinité des possibles offerte par la fiction. Le paysage assurant les transitions vers de centaines de productions de la Paramount, a beau être gravé dans la mémoire collective,

au même titre qu'un lion rugissant ou qu'un personnage féminin brandissant une torche, il semble de nul lieu et l'apanage de nul temps. À partir de ce motif de la montagne, centré sur le logo de la compagnie californienne, de proche en proche et selon diverses occurrences, David Coste a réuni un corpus iconographique mêlant plusieurs statuts d'images : des photogrammes de films, des vues de studios et de décors de cinéma, des cartes postales, des « moments » de l'histoire des arts graphiques depuis Brueghel et jusqu'à la bande dessinée américaine en passant par Hokusai et même Hergé... Dans cet ensemble, émerge un imaginaire de cinéma de genre, celui du western mais aussi celui des films

de catastrophes et de survivants qui ne sont pas sans véhiculer « l'air du temps » d'un Occident inquiet. Apparaît aussi la société des loisirs de masse, véhiculée par les parcs d'attractions des studios de cinéma hollywoodiens. La recherche de l'artiste s'est révélée vaste, obsessionnelle et « gourmande » ; surtout, animée par l'idée des lisières : comment une image, en apparence anodine ou très claire, pour ce qu'elle figure, peut-elle convier la polysémie, des registres sous-jacents, glissants ?

Cette matière, collectée par l'artiste, peut être entrevue comme une sorte d'écosystème d'images. Effectivement, le travail de dessin, qu'a par la suite initié David Coste, repose intégralement sur celui-ci et n'en sort pas. D'une certaine manière, il n'a produit aucune représentation. Il a fait évoluer et déplacé ce qu'il a préalablement collecté par un travail de montage, en s'autorisant les collisions de motifs, les collages, les répétitions, les glissements. Il a bien évidemment, et surtout, apporté une gestuelle graphique qui renvoie beaucoup aux comics américains. Ainsi, dans ce travail, tout était là mais tout est finalement inédit. Le premier jalon fut le livre « Une montagne(s) » – composé de cent quatre-vingt planches dont quinze sont présentées dans l'exposition –, qui se donne à recevoir comme la narration graphique d'une circulation dans une iconographie, un récit dont les protagonistes sont des images s'affirmant comme telles et ne cherchant jamais à s'affranchir de cette « condition ».

Dans l'ouvrage *Flatland'*, l'auteur E. A. Abbott propose, par le truchement de la géométrie, une sorte d'allégorie de l'émancipation : un point est conduit à découvrir le vertige de la ligne, puis de la surface et enfin du volume. David Coste est précisément invité par la Maison Salvan à penser un redéploiement dans l'espace de son projet de livre « Une montagne(s) » et, ainsi, à poursuivre son approche totalement libre du dessin. Depuis un médium astreint à la surface de cent quatre-vingt feuilles de papier de dimensions égales, il envisage une série d'œuvres mobilisant le registre de la sculpture, de l'installation, de l'animation... Mais, pour chacune des propositions,

il ne s'éloigne jamais trop de la question du dessin comme pour toujours instiller l'idée de boucle, de circulation, de doute et d'incertitude quant au statut de ce qui est figuré ainsi que du médium employé. Dans la dernière salle de la Maison Salvan, la frêle cabane de survivant (d'après une catastrophe) ou de survivaliste (d'avant un cataclysme) se révèle emblématique de l'entreprise. Elle est bien une installation tout en évoquant le décor de cinéma. Elle se révèle surtout comme un mouvement qui revient vers le dessin. Son feuillage et sa structure en bois sont peints à l'aide d'encre de chine.

Par-delà sa maîtrise du dessin – les spectateurs pourront d'ailleurs repérer au moins trois traits graphiques distincts dans l'exposition – David Coste aime rappeler que « [son] médium est l'image » ; sa pratique des outils de créations numériques en témoigne. Alors, avec lui, les images s'ordonnent, se délitent, délirent... Les combinaisons sont infinies. Pour le projet « Une montagne(s), humanités heureuses et autres paysages charmants² », mille dessins, mille installations, mille collages auraient pu être envisagés en raison de la matière collectée et du dispositif vertigineux qu'il met en place : ce qu'offrent comme possibilités les principes de la répétition, du recadrage, de la mise en espace d'éléments plans, de zoom avant ou arrière, de travelling... Bref, dans ce récit des multiples images – dont certaines sont, finalement, fantômes tant le spectateur peut se projeter lui-même dans la mécanique de l'artiste – laquelle est-elle certaine, laquelle est-elle un peu fixe ?

Philippe Parreno, dans son court métrage de 2012, *Marilyn*, revient aussi sur le cinéma hollywoodien. Le spectateur découvre d'abord l'intérieur de la dernière chambre d'hôtel de Marilyn Monroe, dans une atmosphère très cinématographique, nostalgique, puis un crayon qui griffonne. Un lent travelling arrière se met en place et il découvre que la main est celle d'un robot, que la chambre est un décor, puis toute la machinerie qui anime ce décor. Le plan s'achève sur le studio vide, où la scène initialement filmée est assez esseulée, sans humanité. Sur de nombreux aspects, cette description dialogue

avec le travail de David Coste : une réflexion sur l'image et ce qui « tient » l'image, la manière de « monter » les dessins, l'approche de la composition avec une importance donnée aux réserves de blanc. Et puis, il a finalement lui aussi opéré un zoom arrière, depuis cette montagne de la Paramount, pour aboutir à un plan très large : un territoire poétique, de signes et de sens, à l'intérieur duquel les spectateurs n'ont pas fini de randonner pour en saisir l'immensité.

Paul de Sorbier,
Responsable de la Maison Salvan

Exposition du 18 mai au 22 juin 2019

Ouverture : mercredi, vendredi, samedi de 14 h à 18 h, jeudi de 12 h à 18 h
Entrée libre

Les Rendez-vous de l'exposition

Samedi 18 mai à 17 h

« Découvrons l'exposition » de David Coste avec le responsable de la Maison Salvan, Paul de Sorbier.

Samedi 25 mai à 11 h

« Croisons les regards ». Rencontre et discussion avec Marion Viollet (docteure en arts plastiques) et l'équipe de la Maison Salvan pour une mise en perspective de l'exposition.

Samedi 1^{er} juin à 10 h 30

« Rendez-vous des familles ». Élodie Vidotto, chargée des publics et des médiations de la Maison Salvan, propose une découverte ludique de l'exposition de David Coste par l'échange et la pratique en atelier.

Dimanche 2 juin à 17 h

« Moondog on the streets », Thomas Bonvalet, Alexis Degrenier et Stéphane Garin revisitent le répertoire ainsi que *l'instrumentarium* du grand musicien de la 6^e avenue. En partenariat avec ARTO et la saison Moondog à Toulouse.

Samedi 15 juin à 11 h

« Des histoires et des œuvres », par Céline Molinari, conteuse.

Toutes ces propositions sont gratuites.
Celles du 1^{er} et 15 juin nécessitent de s'inscrire.
Pour les inscriptions : 05 62 24 86 55
maison.salvan@ville-labege.fr

1. E. A. Abbott, *Flatland*, Zones Sensibles, 2012 pour la présente édition.

2. David Coste construit ce titre par un emprunt à Elisée Reclus (*Histoires d'une montagne*, Actes Sud, 1999 pour la présente édition).